RETOUR À ITAK

cie projet ra.re / collectif rabbit research

DANSE CIRQUE MUSIQUE
Création 2025

Le bruit cours. Il est rentré. Voilà vingt ans, qu'en promettant un tissage qu'elle confectionne le jour et défait la nuit, Pénélope tient les prétendants de la couronne à distance. Vingt ans que les dieux se chamaillent le destin d'Ulysse et l'obstaclent dans ses tentatives de rentrer chez lui. Le récit dure, les dieux s'amusent, les amants rusent, mais le vent souffle. Il est rentré. Ni Ulysse ni Pénélope ne seront les héros de ce récit mais bien leur retrouvaille. Cet instant qui verra les corps métamorphosés par les batailles et les tempêtes, la distance et le temps, s'unir à nouveau et chercher une harmonie dans le présent. Deux coeurs rusés, héroïques et d'une même trempe, affaiblis par le temps et le destin, mais forts par la volonté de chercher, lutter, trouver et ne rien céder. Rencontre d'une danseuse, d'un acrobate et d'un trompettiste, «RETOUR À ITAK» laisse les corps dansant se parler d'amour.

distribution
chorégraphe danseuse
emilie camacho
chorégraphe acrobate
lucien reynes
compositeur interprète
omar little



@Claire Lonchamp

RETOUR À ITAK

à la recherche d'une nouvelle harmonie





@Stéphaen Bellocq



durée 1H

3 artistes : deux danseureuses 1 musicien
+ 1 régisseur du théâtre

public 360

pour les plateaux nus, les espaces non dédiés
interieur ou extérieur

besoin d'un sol plat, si extérieur consulter les artistes

éclairage naturel / lumière vivante

musique amplifiée / installation sonore

CESSION : 2 900 euros TTC

Possibilité d'aide à la mobilité grâce à l'Agglomération Basque CAPB

FAIRE POUR DEFAIRE, ou l'allégorie de l'artiste

Entretien avec Emilie Camacho

Qu'entendez vous par «d'un vivant à l'autre» ?

Je me suis questionnée sur ces gestes qui perdurent malgré les grands changements de civilisations. Ces gestes qui traversent les siècles, les combats, les technologies, pour rester vivant dans les corps. Et puis par déformation professionnelle j'ai regardé les nôtres, ceux des danseureuses. On veut sans cesse inventer, déployer de nouvelles idées pour rester vivant alors qu'on porte en nous des gestes ancestraux, comme une mémoire de l'humanité à l'interieur des gestes acquis. Des gestes qu'on pourrait faire passer de mémoire collective à poésie éphémère, la partager, et boucler la boucle et tenter une pensée écodynamique du geste chorégraphique.

Dans le solo «Erreur de Parcours» vous évoquez vos origines peules comme un duende qui n'a cessé de nourrir votre recherche de liberté, dans le mouvement et dans les techniques chorégraphiques. Quel est votre lien avec le Maroc ? Comment naît cette relation au tissage berbère ?

Sérendipité. La sérendipité a une grande place dans mon processus. J'essaie de créer un terrain propice à ce que les choses emergent d'elles-même. J'aurai voulu être Pollock pas Picasso. Je suis transportée par l'énergie des oeuvres du premier. Au sortir du grand confinement j'ai souffert du noir du théâtre, du noir du tapis, du caractère synthétique de l'espace professionnel dans lequel j'évoluais, de ses tissus ignifugés et de ses sorties de secours anxiogènes, de ce public figé, comme déjà dans son cercueil de velours, quasi momifié. Le Covid nous a donné une chance de nous transformer, de regarder nos habitudes sans filtres. Ce qui toute ma vie m'avait fait rêver de par les transgressions qu'il invitait à réaliser, devenait un gouffre sombre et sans vie. Je savais qu'on pouvait danser partout, mais notre rapport au sol en tant que contemporain demandait un certain confort.

J'ai eu envie de créer un lien entre le corps et la terre, de tisser ce lien et de lui rendre sa magie, sa noblesse, ses couleurs, et signifier toute l'attention qu'on lui porte en tant que danseureuse. Je vis ce moment comme une épiphanie personnelle. Je cherche des formations, mais les plannings de sortie de Covid sont trop chargés pour entamer une reprise d'études. Un jour on m'appelle pour me proposer de partir rencontrer les tisserandes de Anzel, village de l'Atlas à 2H de Ouarzazate. Je laisse ma famille et je pars et je rencontre l'association Elkhir qui développe l'indépendance financière des marocaines, elles allaient fabriquer notre tapis de sol .

En quoi l'immersion est nécessaire ?

Par honneteté intellectuelle. Ne pas tricher, pas de faux semblant ni d'appropriation culturelle. Je me suis retrouvée avec ses femmes, à partager leur quotidien sans partager leur langue et pourtant trouver via les corps, les regards, les sourires et les traductions numériques aussi, un langage commun. On parlait de techniques de tissage d'abord puis de nos vies, comme n'importe quelle femme. Je voulais écrire sur Pénélope depuis longtemps pour évoquer l'absence, la douleur, l'ennui d'attendre que les choses se transforment enfin, que le monde change. Auprès de ces femmes, j'ai trouvé le maillage d'une vie sans attente, une vie en perpetuelle fabrication et surtout l'enjeu social fondamental de faire pour défaire, le véritable travail de l'artiste. Mon rapport aux extrémités a radicalement changé aussi. L'agilité, la dextérité de leurs doigts et la douceur que j'ai senti de leur toucher, se sont imprégnés dans mes cellules, et a changé ma danse. J'ai cherché à les mettre dans mon corps. L'imersion, «être là», être présent, amène ce qu'on n'attend pas. J'aime ça dans une création, ne pas savoir à l'avance ce qui va arriver, faire acte de présence. Sur scène on parle de de la présence comme d'un talent, d'une compétence mais peut être il s'agit simplement de cultiver la qualité de son écoute. Pénélope n'attend pas. Mon immersion marocaine m'a transformé parce qu'elle a ouvert d'autres portes à ma réflexion comme le fait l'oeuvre d'art.















L'acte de présence, la qualité de l'écoute que vous évoquez lors de rencontres, est-ce la même dont il est question avec la rencontre entre la technique de contact-improvisation et de Jujitsu brésilien que vous souhaitez utiliser pour créer «Retour à ITAK» ?

J'ai eu la chance de rencontrer Peter Brook et de partager des heures de travail à ses côtés. Pour moi son unique sujet était la qualité de l'écoute comme acte de présence intense. Un aveu de vie. Rien à projeter, rien à jouer, juste écouter. Cela résonnait dans mon corps car je suivais un enseignement depuis 10 ans déjà en contatc-improvisation auprès de Urs Stauffer. Alors je voyais comme seul véritable outil de cette danse à la recherche d'harmonie, l'écoute. Le «sentir resentir agir» comme seul outil.

Pour Steve cet outil n'était pas voué à devenir «spectaculaire». Et bien j'aimerai qu'on prenne ce risque de faire non plus acte de présence en grande qualité d'écoute mais oeuvre de présence. Et puis en rencontrant Lucien Reynes (Ulysse), lui m'a proposé de chercher une symbiose entre sa technique acrobatique de Jujitsu brésilien et la danse contact. Cette recherche d'harmonie dans le mouvement et le jeu chorégraphique est pour moi un phase concrète de renouvellement chorégraphique d'abord puis, toute l'allégorie nécessaire à la trasnformation dont nous avons besoin en ce moment.

Laisser s'enrichir nos corps savants d'autres vies, d'autres expériences, d'autres désirs et créer un art vivant du vivant pour le vivant, à l'image de ces deux archétypes rusés.

Formellement les sujets du couple, de l'amour retrouvé vont être évoqués, pourquoi alors désirer ouvrir cette pièce avec un choeur d'enfants qui en plus serait différent à chaque ville de jeu?

C'est drôle comme beaucoup de personnes à qui je parle du projet trouve compliqué cet aspect. La création avec les enfants est tellement simple lorsqu'on se focalise sur leur désir de jouer. Les enfants savent créer parce qu'ils aiment jouer. Je souhaite sans cesse me rappeler cela. Oui il y a une phase d'imitation chez les enfants, mais si le jeu est de déjouer ses propres mécanismes, alors ils se transforment en véritables chercheurs, et peuvent tout ré-inventer. En étant les gardiens du jeu, ils deviennent les gardiens de la création.



Omar Little (dieu des vents)
musicien compositeur

Né à Brooklyn, c'est à New York que Omar Little se forme puis travaille pendant 20 ans, jouant de la trompette et des claviers dans une grande variété de styles allant du Free Jazz à la musique pop, du rock indépendant au reggae. Vivre dans la riche communauté d'artistes de Bed Stuy à Brooklyn lui donné l'opportunité de travailler avec des artistes de tous les continents, à la renommée internationale, comme Lee Perry et Subatomic Sound System pour l'album «Super Apes return to Conquer». Omar tourne alors dans 46 des 50 états des États-Unis, ainsi qu'au Canada, en Europe et au Japon. Il travaillera également au "Jazz at Lincoln Center" sous la direction de Wynton Marsalis qu'il assistera techniquement dans l'administration de sa bibliothèque musicale pendant 19 ans.

Depuis son arrivée en Europe en 2020, il a tourné avec la chanteuse anglaise Ebony Bones, enregistré avec le duo français «Dual Split», sur la bande originale du documentaire «Larry Flynt for President», et sorti plusieurs chansons avec le musicien basque Baptiste Ibar aka ' Bizi Gara'. On le retrouve mensuellement proposant des bains sonores à l'espace Pioche Projects de Biarritz. Omar rencontre Emilie Camacho pour l'écriture de «17», relecture de l'Etoile de Jodorowsky et du «Sacre du Printemps» de Stravinsky, présentée sur le plateau de Culturebox l'émission (France TV) en mars 2021.

Emilie Camacho (Pénélope)
auteurice
chorégraphe-interprète

Mercenaire de la danse, interprète et chorégraphe depuis plus de 20 ans, c'est en revisitant les grands classiques au Jeune Ballet de Paris STANLOWA qu'elle s'est formée. À la recherche de plus de liberté, elle quitte le ballet pour explorer la danse contemporaine aux côtés de Jean-Claude Gallotta au Centre Chorégraphique National de Grenoble, puis en Suisse où elle passera 5 années à explorer les univers de la création alternative helvétique (Linga/Jean-Marc Heim/Krassen Krastev). En 2005, elle crée, accompagnée d'un photographe et d'une chercheuse en sémiologie, le collectif RABBIT RESEARCH qui leur permet d'expérimenter de nouveaux processus créatifs et des relations au public audacieuses, pour les institutions, la scène, les musées et le monde de l'audiovisuel. C'est le processus qu'Emilie s'entête de mettre en mouvement.

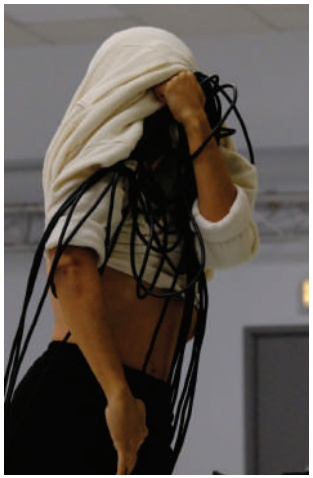
Artiste associée à Stefanie Batten Bland, pionnière américaine de l'immersif, depuis 2010, cette compagnie, soutenue par le Baryshnikov Arts Center de New York, Emilie est régulièrement invitée à performer sur le continent américain. Son travail d'auteurice lui font écrire les pièces «Je m'appelle Europe» pour le Parlement Européen de Bruxelles en 2022, «Je m'appelle dieu» pour la cie Dantzaz de San Sebastian en 2023, «Holly Water» et «Corps Politique» pour le Live Magazine, et de multiples créations en collèges avec le procédé «Collège en Chantier» qu'elle met en place à la demande de l'Académie de Grenoble. Récemment installée au Pays Basque avec la cie Projet Ra.Re, Emilie entame un travail sur le symbolisme via une transposition des arcanes de tarot en vidéo chorégraphique, est récompensée du prix d'interprétation pour son solo «Erreur de parcous/c'est quoi la danse» lors du festival Le Temps d'aimer de Biarritz, et reçoit la bourse de recherche du réseau ATALAK pour le projet «Retour à Itak» création 2025.

Lucien Reynes (Ulysse)
chorégraphe-interprète

Danseur acrobate, Lucien Reynès s'essaie au cirque dans une MJC et persiste.
Formé au CNAC (Centre National des Arts du Cirque), Lucien poursuit son apprentissage aux côtés du pédagogue Alexandre Del Perugia et trace un chemin dans le cirque et le théâtre. Il sera notamment auteur-interprète pour des pièces portées par La Scabreuse, Cahin-Caha et Yoann Bourgeois. Il collabore également avec Gilles Verièpe en danse, et Yves-Noël Genod et Marine Mane en théâtre.

En 2013 il crée avec Sylvain Bouillet et Mathieu Desseigne, Naïf Production, qui leur sert de support expérimental. En 2014, ils se retrouvent autour de «Je suis fait du bruit des autres», une création qui invite des amateurs. Issu de ces premières recherches communes, le trio «La Mécanique des Ombres» voit le jour en 2016 et obtient le premier prix du jury (Re)connaissance la même année.
Ni collectif, ni compagnie, Naïf Production est une structure horizontale a-hiérarchique, qui affirme qu'il n'y a de création qui ne soit collective. Qu'on ne fait rien tout seul. Que l'association est la nécessité de la réussite et que tous nos particularismes, toutes nos spécificités si aigues soient-elles, nous montrent le chemin, en pointillé, d'un en-commun. Labyrinthique, mosaïque, mais inclusif.











cie projet ra.re/ collectif rabbit research
48440115300024
Bayonne

www.rabbitresearch.org

production et administration
Anne-Charlotte Mary
+33 (0)6 83 76 15 15

diffusion
Moka Production / Manon Peugnet
manon@mokaproduction.com
+33 (0)6 29 20 27 45

contact
+33 (0)6 09 67 04 09
collectifrabbitresearch@gmail.com

Soutenu par MINISTÈRE DE LA CULTURE Liberté Égalité Fraternité

OFFICE ARTISTIQUE RÉGION NOUVELLE-AQUITAINE

Pays Basque euskal herria COMMUNAUTÉ D'AGGLOMÉRATION – HIRIGUNE ELKARGOA – COMUNAUTAT D'AGLOMERACION

FUNDACION BALUARTE FUNDAZIOA

EURORÉGION EUROESKUALDEA EUROPRREGIÓN

atalak IKERKETA KOREOGRAFIKOKO MUGAZ HARAINDIKO SAREA RED TRANSFRONTERIZA DE INVESTIGACION COREOGRAFICA RESEAU TRANSFRONTALIER DE RECHERCHE CHOREGRAPHIQUE

malandain ballet | biarritz

Scène nationale du Sud-Aquitain

DEUX VERS UN

Rencontre

LAURENT PLATERO



La compagnie Projet Ra.Re présentera *Retour à Itak* aujourd'hui au salon Diane du théâtre du Casino Municipal. © Stéphane Bellocq

Prenons le mythe en marche. Ulysse retrouve Pénélope. Il vient de passer dix ans à la guerre de Troie, le difficile voyage pour revenir a duré tout autant. Il parvient à Ithaque, dézingue la centaine de prétendants qui ont lorgné son trône et sa femme. Cette dernière a dû ruser, fidèle malgré les printemps qui fanent et les doutes qui traînent. Elle a promis de lâcher prise au dernier point de tissage d'un linceul qu'elle défile chaque nuit pour ne pas cesser d'espérer. Bravo pour ce courage et ce dévouement. Maintenant, tout commence.

Comment se retrouver, se reconnaître, s'aimer encore et toujours ? Emilie Camacho a d'abord travaillé avec le trompettiste Omar Little en résidence, attendant patiemment le retour de Lucien Reynes, occupé à d'autres batailles artistiques. Puis le trio s'est emparé du sujet. La ruse a été nécessaire pour construire cette création, faire perdurer la compagnie Projet Ra.Re - collectif Rabbit Research dans un monde de dédain culturel, convaincre de la nécessité de danser sur une scène inhabituelle pour une plus grande proximité avec le public. Mission acceptée par un Temps d'Aimer aux aguets de toutes les formes de danse. La pièce *Retour à Itak* est présentée aujourd'hui au Salon Diane du Casino municipal.

Il faut refaire famille. Avant de se faire face, Ulysse et Pénélope *« se font dos »*. La confiance et l'harmonie se gagnent à petits pas. Des stratégies techniques de la danse-contact établissent un cadre de recherche, poussent à des tentatives de faire cœur et corps. Les chants impromptus s'assurent de leur écho, il s'agit de ne pas discerner des paroles en l'air. Que sont devenues les âmes pures de leur jeunesse ? Mari et femme parviendront-ils à trouver l'endroit osmotique de leur union qui donna, vingt ans plus tôt, naissance à Télémaque ?

En studio, Emilie et Lucien ont dû trouver l'harmonie de leur gestuelle. La danseuse et le circassien sont adeptes du mouvement, mais leur domaine a consolidé leurs postures sur des prises déviées, concentré l'agilité mentale sur des latitudes variables. *« La grande différence entre nous, c'est le risque. »* Elle se berce de ses sensations, il gère le danger de ses propres remous. Leur approche diffère, l'écriture a besoin de s'appliquer sur une ligne commune. Toujours sur l'avant des orteils, prête à démarrer, la danseuse guette l'acrobate terré sur sa colonne vertébrale, disponible à la gymnastique.

> La danseuse et le circassien sont adeptes du mouvement, mais leur domaine a consolidé leurs postures sur des prises déviées.

Possible démiurge de ces retrouvailles, le musicien présent sur scène mène la transe, appose sa propre narration dans un souffle, *« intervalle entre l'inspiration et l'expiration »*. Trois artistes s'élèvent les uns, les autres. Le mythe déploie l'allégorie d'une humanité en bout de course écologique, contrainte par ses propres méfaits de retrouver l'harmonie du vivant. Le rôle même de la danse expose sa vérité authentique, à moitié nue, dans ce face à face vers la symbiose. L'intelligence des corps rééquilibre les genres, la dissociation du féminin et du masculin s'efface au profit d'une composition de concert. Un désir profond d'avancer ensemble promet un grand ravissement aux contemplateurs.

Article premium

Le Temps d'aimer la danse à Biarritz : « Retour à Itak », le récit de leurs retrouvailles

BIARRITZ

+ Ajouter à vos sujets



C'est l'histoire de deux êtres, séparés des années durant, et se retrouvent après tant d'attente et de lutte. © Crédit photo Stéphanie Camicas / Malandain Ballet

Par Inès Dillet
Publié le 4 sept. 2025 à 10:00
Mis à jour le 9 sept. 2025 à 16:58

La compagnie Projet Ra. Re dévoilera sa première représentation de son spectacle « Retour à Itak », samedi 13 septembre. Une réinvention du mythe d'Ulysse et Pénélope, centrée sur le délicat tissage d'un lien, malgré le poids du temps écoulé

C'est l'histoire de deux êtres, séparés des années durant, et se retrouvent après tant d'attente et de lutte. Mais c'est surtout le récit de retrouvailles, plus complexes qu'un simple enlacement. Une œuvre présentée lors du festival Le Temps d'aimer la danse, le 13 septembre au théâtre du Casino à Biarritz, et mise au point par Émilie Camacho avec Lucien Reynes, sur les airs du trompettiste new yorkais Omar Little.

Le tableau commencera par des solos respectifs mais rapidement, « l'enjeu de la pièce sera de savoir comment ces deux corps vont entrer en contact », explique Émilie Camacho. Cette dernière, issue du répertoire de la danse contemporaine ayant foulé les scènes de New-York à la Suisse, fait des ponts entre cette narration et les approches différentes de ce duo d'artistes face au mouvement. « Tout comme Pénélope et son tissage du linceul, ma gestuelle est faite de nouage et dénouage, sans jamais vraiment s'accrocher. » De son côté, Lucien Reynes, habitué des acrobaties à deux et des mains liées, vient du milieu du cirque. Deux énergies et deux techniques, comme des langues étrangères, qu'il faut elles aussi emboîter. Un dialogue rythmé par le souffle du trompettiste Omar Little, perçu comme celui de Poséidon sur l'océan.



S'inscrire dans le récit local

La chorégraphe met également en relief cette relation complexe marquée d'épreuves, avec sa propre histoire et celle du Pays basque. « Je suis issue du métissage, mon père étant originaire du Cap-Vert et ma mère franco-guinéenne. En venant m'installer ici après le Covid, j'ai retrouvé des parallèles avec la culture basque. Les gens parlent ici plusieurs langues. Son histoire est riche, parfois tragique. La question qui se pose désormais est de savoir comment continuer ensemble malgré les stratifications du passé. Cette idée se matérialise dans cette pièce par la présence d'un tissage berbère. Pour la danseuse, « cet artisanat utilise des signes géométriques simples à première vue. Pourtant quand on s'y intéresse, on comprend que chaque illustration est complexe et transmet un message ».

> *« Il y a de la place pour les esprits libres »*

« J'avais à cœur de réaliser cette œuvre uniquement au Pays basque », défend cette dernière, qui a pu aller à bout de ce projet grâce à la bourse Atalak, un programme de laboratoires créatifs porté par la structure Dantzaz. Une région paisible, propice à la création. « Les paysages de montagne qui se glissent dans l'eau, les traditions toujours ancrées, mais surtout cette culture de la danse très présente ici. Il y a de la place pour les esprits libres. »

Une terre où se sont, d'ailleurs, rencontrés les trois camarades. « J'étais dans un café, lorsque ma fille a fait tomber ma carte du festival d'Avignon, raconte Lucien Reynes. Émilie l'a ramassée et a été interpellée car elle s'y rendait également. » Pour Omar Little, ce fut par le biais de leurs enfants respectifs, jouant ensemble à la plage. « J'avais reconnu son accent new yorkais », s'amuse pour sa part Émilie Camacho. Rencontre fortuite pour certains, mais signe du destin pour d'autres.